

LE JOURNAL DE GUIGNOL

« Qui s'y frotte s'y cogne! »

RÉPUBLICAIN, SATIRIQUE, HUMORISTIQUE ET LITTÉRAIRE

PARAISSENT TOUS LES SAMEDIS

VENTE EN GROS
chez Mme Veuve MELIN
Rue Quatre-Chapeaux Lyon

ADMINISTRATION & RÉDACTION
LYON. — Rue Cavenne, 20. — LYON
Avis. — La Direction du Journal de Guignol décline toute responsabilité de correspondances n'émanant pas d'elle et sans le timbre du journal. De même elle ne tiendra compte des communications qui ne seront pas adressées exclusivement au bureau du journal, 20, rue Cavenne, à Lyon.

ABONNEMENTS : 7 fr. par an. (Prix unique)
Les Annonces sont exclusivement reçues } AGENCE CENTRALE de PUBLICITÉ
7, rue Quatre-Chapeaux ou au Bureau du Journal

CAMPAGNE CONTRE LA LIBERTÉ DU TRAVAIL



F. VIGNE

GUIGNOL. — Oh! la la, te vois pas Gnafron que les gros commerçants voudraient implantasser à Lyon les mœurs religieuses de la Suisse et du pays qu'a la Galle, de Londres comme y disent!

GNAFRON. — Oui, mais le Populo, et j'en suis, a vitré clair et il continue à acheter quand ça lui plaît, ou plutôt quand y peut. Quel veste quand même qu'ont remporté ces marchands de panetots.

(La suite à la 2^e page.)



Liberté commerciale

GUIGNOL. — Ah ! te voilà, ma vieille, comme t'as l'air esquinaté.

GNAFRON. — M'en parles pas, j'ai comme qui dirait les armoires plates toutes dépointelées; ah! te comprends, on n'a pas de z'assauts de ce numéro sans qu'y en reste queque chose.

GUIGNOL. — D'abord te ferais bien de raconter aux lecteurs du journal ça que t'as émoi; te t'emballer, te t'emballer et parsonne n'y comprends rien.

GNAFRON. — Indurbitablement. Voilà ça que c'est :

Maginez-vous, les frangins, qu'y parait qu'y a queque temps déjà, qu'y s'a formé une ligue, entre employés, pour que leurs patrons farnissent les dimanches. Les ceusses qu'ont mis l'affaire en branle, c'est les patrons de Grandes Maisons de confection de Lyon, non de nom, qu'ont l'habitude habituelle de mettre les volets ce jour-là.

Turellement, y se sont aperçevus que la plupart de leurs clients que n'aviens que le dimanche pour se lantibardaner et faire leurs achats, les désertaient carrément. Alorsse, y se sont tapés sur le questin de la jugeotte, et se sont roucoulés dans le teuyau de l'ireille en chœur les uns après les autres :

« Notre établissement est si grand et notre maison esse une si grande maison, qu'on fera ben toujours ses affaires, mais n'empêche pas que faut bâillonner au plus vite les petits commerçants. Quoi t'esse qu'on pourrait bien organiser pour ça. Si on faisait une manifessance? C'est ça fessons une manifessance. »

Y z'ont soufflassé dans l'ireille de leurs employés la chose en question, et v'la les manifessants sus la brèche.

GUIGNOL. — T'oublies de narrer que la cléricaille et l'armée du Salut, que ratent jamais l'occase de faire de boucan, s'a joint z'a eusses, espérant mes belins que les employés des maisons en ballade iraient entendre leurs oraisons et leurs psauines au lieu de se ballader.

GNAFRON. — Faitement. Là-dessus grand turmurte; y font de grands monômes tout seuls, y font de boucan par le canal des canards quotidiens, que s'en foutent comme d'une guigne, attendu qu'y a pas de dimanche pour l'équipe de leur canard; y z'embobinent de conseillers municipotiaux, et v'la l'affaire lancée.

GUIGNOL. — Y croyaient que ça z'allait marcher comme sur de roulettes, pas vrai?

GNAFRON. — Et que les petits commerçants, les ceusses que comptent sur le dimanche pour gagner leur pain à la sueur de leurs ciseaux, allaient courbasser

l'échine sur les renoncules du genoux, sans piailler. Mais ça c'est pas passé comme ça; les gones se sont rebiffés. Alorsse, vous savez pas ça qu'y z'ont imaginé, les fescurs de boucan; y z'ont fait faire l'imprimance de prospectus et les ont fait distribuer à la porte des magasins qu'étaient ouverts.

GUIGNOL. — Et y z'en bourraient les clients qu'y voyaient qu'allaient entrasser acheter de vaniotes ou de grimpants.

GNAFRON. — C'est-y un abus abusif, oui t'ou non?

Videment oui, et je voudr. is bien vitrer z'un gonc qu'empêcherait qu'on viendre sarcher z'un regroillage l'après-midi de dimanche dans ma cambuse, y pourrait rien nimeroter ses abbattis, le gonc.

GUIGNOL. — C'est z'à croire que pus on a la liberté moins on esse libre.

GNAFRON. — C'est pour le coup que si les gones de 89 reviendaient z'au monde, qu'y seraient espatrouillés, y pourraient pas en croire leurs chassis et leurs ireilles, tellement c'esse rigolo, et y pourraient pas en revindere pour sûr.

GUIGNOL. — Reusement que tout le monde a vu d'où viendait le vent et s'a mis à se tordre en haussant les épaules. Mais ça que m'entortille le plus, c'est de vitrer le Maire et un conseiller se mettre à la tête du mouvement. Pourquoi? J'ai beau me remuer la cervelle, je peux pas me mémorer la cause en question.

GNAFRON. — C'est petète une manoeuvre electorale!

GUIGNOL. — T'as dû mettre le naz dessus. Tous l. s moyens sont bons turellement, et ces gones-là ont dû croire que ça leur z'y amènerait de voix au minuet voulu, mais quand y z'ont acou réchéli sariusement y z'ont dû comprendre que c'était pour sûr pas du côté du manche qu'y z'avaient fait l'opérance; alorsse y sont entre le ziste et le zeste.

GNAFRON. — Et y chûteront par terre en chœur indurbitablement. Y feraient ben mieux de faire aboutir la suppression des octrois, c'esse pus sarioux, au lieu de faire et de jaboter de gognandises. Ensuite si y avait pas t'acu toutes ces histoires, moi j'aurais pas écopé la michie.

GUIGNOL. — Ah! oui, ton histoire de coups de tampon; repose toi, je vas la jaboter.

GNAFRON. — C'est ça, j'en peux plus, narre la chose.

GUIGNOL. — Faut vous dire, mes belins, que dimanche d'arnier on avait organisé une chouette ballade avec les Chamouillet, la Battandier, la Dodon, moi z'et Gnafron.

GNAFRON. — Te peux ben dire Gnafron z'et moi.

GUIGNOL. — Je te mets le darnier ganache, pour pas te mêlasser aux autres, et pis avéque toi je me génisse pas.

J'étrennaiis un grimpant tout flambant neuf que viendait de me livrasser le Tailleur pauvre et Gnafron avait z'achetassé au dépendez-moi ça une vaniote neuve qu'avait dû appartenre au moins à Sardinapoi, le roi de la Merovinchiens, du temps des croisades.

La miman Chamouillet, avéque son châte tartan, était supercocantieusement chenurette, on lui z'y aurait donné dix ans de moins. Quant à la Battandier elle avait si tellement de bijoux qu'on aurait dit z'une chässe.

Je donnais le bras à Dodon et on descendait tout plan plan la rue de la Rerpurbiq, quand tout à coup v'la z'un gonc en c avate blanche, avéque un habit à queue de pie, que nous bourre de papelards, de prospectus qu'y distribuait. Y avait même dessus qu'y fallait pas z'achetasser aux maisons que boucliaient pas le dimanche leur boutique; y faisait

si tellement de volume en fesant sa distributance qu'y fourre t'y pas un papelard dans les quinquets de Gnafron! Au même miment y en a z'un autre qu'en avait bourré le dos de la Chamouillet. Eh! ben ça fait du propre. Gnafron tombe sur l'un, Chamouillet bouscule l'autre; ça fait z'un merli merlo impossible.

— Vous voyez pas, monsieur Guignol, hurlait la Chamouillet, ce grand gognan que vient de me fourrer ses pattes sales dans le cou.

— Eh! non d'une grolle, l'autre me les a ben fourré dans l'œil, dit Gnafron.

Les employés distributeurs avaient beau gueuler qu'y z'étaient des gentlemens, des gones très comme il faut, des employés de Grandes Maisons, que protestaient contre le travail du dimanche, rien n'y fesait, Gnafron et Chamouillet cognaient comme de sourds.

— Que te soye *prot'stant* ou *cathodique*, leur j'abotait Gnafron, on s'en fiche comme d'un grimpant z'en loques, mais t'as pas le droit d'ennieller les passants inoffensifs et de les bourrer avéque tes sales papelards. D'abord c'est z'honteux de distributancer de prospectus quand z'on est si bien frusqué que toi; t'as donc z'envie de remplacer Clarion, et encore Clarion était esprituel, et toi te n'esse qu'une ganache.

Te voudrais faire farmer les petits commerçants? Mais, spèce de panosse, si on prenait la dégoiserie à la lettre où donc que serait l'agrément de la ballade du dimanche? Parce que, après tout, les employés de masaguin sont pas sortis de la rotule de Jupiter; pus que les autres, et les cafetiers, quincailliers, bijoutiers, cordonniers, chapeliers, sont d'aussi grande noblesse que toi, spèce de roturier, et y demandent rien eusses. Que donc que te fais sur la calotte des c'eux. spèce de tourte, ennieller le passant en lui proposant ta confection, et ben t'as de toupet, calicot de mes rêves.

Où donc que t'irait faire la noce le dimanche, vieux grigou, si les restaurateurs y boucliaient leur cuisine et si les tarenways étaient z'en chômage avéque les fiacres, comment donc que te ferais pour aller à la campagne. Et si ta blansicheuse te fesait faux bon sous prétexte qu'elle repasse pas le dimanche, où donc que te prendrais ton briquetage?

Te vois ben que t'esse maboule, et que si de patrons veulent farmer, qu'y farnent, mais que les autres fassent ça qu'y voudront, c'esse leur affaire. Est ce que c'est toi que payera leurs patentes; t'esse ben trop pané pour ça, teetera.

Et si les wofercausettes étaient farnés également, te ferais pour sûr dans tes culottes, spèce de ganache, aussi ça te tends au naz. Te vois ben que te pards ton temps et qu'au lieu de le passer à distribuer tes papelards et ennieller le pauvre monde, te ferais ben mieux d'aller de ballade et manger les quelques sous que ton patron t'a donnés pour lui faire de la réclamance.

Là-dessus, les voilà que se prennent au collet et que roulent l'un sur l'autre. Un autre distributeur étant viendu prêter main forte à son copain, la chance était plus égale. Aussi je vous dis que ça! je prends ma trique et pif, paf, zou, en deux temps et trois mouvements... pus parsonne.

Les agents s'amènèrent alorsse tout plan plan, doucement, en demandant aux passants la cause du rassemblement. Comme j'ai vu qu'on allait sûrement trinquer, j'ai fait signe à Gnafron et à Chamouillet, et on s'a tiré des pieds oisivement avéque la bande.

Comme la d'scutance avait duré pas mal de temps et qu'y fesait presque nuit, on a été bien aise que le pipa Soly, cours

Gambetta, soye pas farné pour cause de dimanche et on y a été gueu'ctonner en cœur les uns avec les autres.

Gnafron avait si tellement japillé qu'il avait z'une pépie d'attaque. Quant à moi et aux autres, on avait un vorcan dans les entrailles des inquestins. Aussi ça que nous y ont siffié de bonnes bouteilles de beaujolais, c'esse rien de le dire, rien que d'y penser l'eau m'en vient z'à la bouche.

GNAFRON. — Profanation, t'as dez'idées submersives et marécageuses; oser parler d'eau quand on reniffe du beaujolais.

GUIGNOL. — Je parle par âne à logis, imb'cile, et pour oublier toutes nos histoires de dimanche, retournons boire une chopine, zou! en prenant l'avenue de Saxe on y sera tout de suite.

GNAFRON. — Ah! te vas trop vite, j'ai pus mes fumérons de quinze ans, moi, je peux pas te suivre.

GUIGNOL. — Eh ben te génisse pas, va plan, je cours devant, je dirai au pipa Soly d'en mettre une sizaine au frais, pas vrai?

GNAFRON. — C'est dit, invite les copains. J'ai touché l'argent d'un regroillage, c'est moi que régale.

GUIGNOL. — Alorsse les gones, en avant. Qui m'aime me suive et crions tous en chœur : Vive la liberté! A bas les ganaches! et chantons tous en chœur la chanson suivante :

Sur l'air :

La digue digue don

PREMIER COUPLÉ

Il y a deux ou trois maisons
La digue digue digue, la digue digue don,
Qui vendent la confection
La digue digue digue, la digue digue don,
Que ferment un jour par semaine
La briguedondaine
Et l' dimanche perdent leurs clients
C'est navrant, bien navrant.

2^{me} COUPLÉ

Ell's se sont mis dans l' melon
La digue.....
De forcer tous les patrons
La digue.....
Et surtout ceux qui les gênent
La briguedondaine
A n'en faire tout autant
Epatant, c'est tordant.

3^{me} COUPLÉ

D'accord avec Gueu'leton
La digue.....
Y z'nt fait z'une réunion
La digue.....
Qu'a fini en turlutaine
La briguedondaine
L' conseil en a rigolé
C'est bien fait, c'est bien fait.

4^{me} COUPLÉ

Les employés de ces maisons
La digue.....
Distribuerent à profusion
La digue.....
Des papiers pour nos étrennes
La briguedondaine
Pour servir à l'occasion
Aux moments d'émotion.

5^{me} COUPLÉ

Les p'tits commerçants de Lyon
La digue.....
Sont tous de chouettes garçons
La digue.....
Mais y faut pas qu'on les gêne
La briguedondaine
Car ils maintient le chausson
Dans ce cas, gare aux gnons.

Jean GUIGNOL.

Feuilleton du Journal de Guignol (13)

MANON LESCAUT

PAR L'ABBÉ PRÉVOST

Les faveurs de la fortune ne me touchent point; la gloire me parait une fumée; tous mes projets de vie ecclésiastique étaient de folles imaginations; enfin tous les biens différents de ceux que j'espère avec toi sont des biens méprisables, puisqu'ils ne sauraient tenir un moment dans mon cœur contre un seul de tes regards.»

En lui promettant néanmoins un oubli général de ses fautes, je voulus être informé de quelle manière elles s'étaient laissées séduire par B...

Elle m'apprit que, l'ayant vue à sa fenêtre, il était devenu passionné pour elle; qu'il avait fait sa déclaration en fermier général, c'est-à-dire en lui marquant dans une lettre que le payement serait proportionné aux faveurs; qu'elle avait capitulé d'abord, mais sans autre dessein que de tirer de lui quelque somme considérable qui pût servir à nous faire vivre plus commodément, qu'il l'avait éblouie

par de si magnifiques promesses, qu'elle s'était laissé ébranler par degrés; que je devais juger pourtant de ses remords par la douleur dont elle m'avait laissé voir des témoignages la veille de notre séparation; que, malgré l'opulence dans laquelle il l'avait entretenue, elle n'avait jamais goûté de bonheur avec lui, non seulement parce qu'elle n'y trouvait point, me dit-elle, la délicatesse de mes sentiments et l'agrément de mes manières, mais parce qu'au milieu même des plaisirs qu'il lui procurait sans cesse, elle portait au fond du cœur le souvenir de mon amour et les remords de son infidélité.

Elle me parla de Tiberge, et de la confusion extrême que sa visite lui avait causée. Un coup d'épée dans le cœur, ajouta-t-elle, m'aurait moins ému le sang.

Je lui tournai le dos, sans pouvoir soutenir un moment sa présence.

Elle continua de me raconter par quels moyens elle avait été instruite de mon séjour à Paris, du changement de ma condition, et de mes exercices de Sorbonne. Elle m'assura qu'elle avait été si agitée pendant la dispute, qu'elle avait eu beaucoup de peine non seulement à retenir ses larmes, mais ses gémissements mêmes et ses cris, qui avaient été plus d'une fois sur le point d'éclater.

Enfin, elle dit qu'elle était sortie de ce lieu la dernière, pour cacher son désordre, et que, ne suivant que le mouvement de son cœur et l'impétuosité de ses desirs, elle était venue droit au séminaire, avec la résolution d'y mourir, si elle ne

me trouvait pas disposé à lui pardonner.

Où trouver un barbare qu'un repentir si vif et si tendre n'eût pas touché! Pour moi, je sentis dans ce moment, que j'aurais sacrifié pour Manon tous les évêchés du monde chrétien.

Je lui demandai quel nouvel ordre elle jugeait à propos de mettre dans nos affaires. Elle me dit qu'il fallait sur-le-champ sortir du séminaire et remettre à nous arranger dans un lieu plus sûr.

Je consentis à toutes ses volontés sans réplique.

Elle entra dans son carrosse, pour aller m'attendre au coin de la rue. Je m'échappai un moment après sans être aperçu du portier. Je montai avec elle. Nous passâmes à la friperie. Je repris les galons et l'épée. Manon fournit aux frais, car j'étais sans un sou; et, dans la crainte que je ne trouvasse de l'obstacle à ma sortie de Saint-Sulpice, elle n'avait pas voulu que je retournasse un moment à ma chambre, pour y prendre mon argent. Mon trésor, d'ailleurs, était médiocre, et elle était assez riche des libéralités de B... pour mépriser ce qu'elle me faisait abandonner. Nous conférâmes chez le fripier même sur le parti que nous allions prendre. Pour me faire valoir davantage le sacrifice qu'elle me faisait de B..., elle résolut de ne pas garder avec lui le moindre ménagement.

« Je veux lui laisser ses meubles, me dit-elle, ils sont à lui; mais j'emporterai, comme de justice, les bijoux et près de soixante mille francs que j'ai tirés de lui

depuis deux ans. Je ne lui ai donné nul pouvoir sur moi, ajouta-t-elle; aussi nous pouvons demeurer sans crainte à Paris en prenant une maison commode, où nous vivrons heureusement.»

Je lui représentai que, s'il n'y avait point de péril pour elle, il y en avait beaucoup pour moi, que ne manqueraient point tôt ou tard d'être reconnus, et qui seraient continuellement exposés au malheur que j'avais déjà essuyé. Elle me fit entendre qu'elle aurait du regret de quitter Paris.

Je craignais tant de la chagriner, qu'il n'y avait point de hasards que je ne méprisasse pour lui plaire. Cependant nous trouvâmes un tempérament raisonnable, qui fut de louer une maison dans quelque village voisin de Paris d'où il serait aisé d'aller à la ville, lorsque le plaisir ou le besoin nous y appellerait. Nous choisîmes Chailot, qui n'en est pas éloigné.

Manon retourna sur-le-champ chez elle. J'allai l'attendre à la petite porte du jardin des Tuileries. Elle revint une heure après, dans un carrosse de louage, avec une fille qui la servait, et quelques malles, où ses habits et tout ce qu'elle avait de précieux étaient renfermés.

Nous ne tardâmes point à gagner Chailot. Nous logeâmes la première nuit à l'auberge, pour nous donner le temps de chercher une maison, ou du moins un appartement commode. Nous en trouvâmes, dès le lendemain, un de notre goût.

Mon bonheur me parut d'abord établi

LA

Pose d'un... Bel lièvre

AU COMITÉ DES

« Reposoirs dominicaux »

La conférence de M. le conseiller-docteur Augagneur, sur « le repos hebdomadaire » — et non pas *d'innocent*, entendons — a eu lieu, comme on sait, jeudi passé, dans la salle des Réunions industrielles, au Palais du Commerce, sous la présidence (*great attraction*) de son confrère et collègue, M. le docteur-maire Gailleton — réalisant ainsi l'entente traditionnelle des « larrons en foire... électorale ».

La séance étant gratuite, rien que ça valait l'argent : le touchant accord d'Antoine et de Victor, les deux *duumvirs* rivaux et rivés à leur chaîne municipale — en attendant de transporter leur antagonisme sur une plus vaste scène, à Paris, l'ainé au Luxembourg et le cadet au Palais-Bourbon... s'il en tourne.

Cet émouvant spectacle avait attiré — parmi l'assistance nombreuse, mais peu choisie — un lot assez important de dames friandes d'émotions intenses et de frissons nouveaux :

Que c'était comme un bouquet de fleurs ! formant un horizon à souhait pour le plaisir des yeux du docteur conférencier et de son vénérable compère et Maire.

Enfin, quelques autres conseillers municipaux — en fraîches toilettes — rehaussaient encore l'éclat de cette cérémonie, qui marquera dans les annales du... parler pour ne rien dire.

Aussi, la Société des *Bras-neufs* et des *Gros-Malins* réunis, organisatrice de cette mémorable représentation, on ne sait-elle d'orgueil et de satisfaction, en se voyant obligée de refuser du monde... et même du demi.

*Elle ne doutait pas,
Dans sa candeur naïve,*

qu'Alexandre-Bellièvre allait trancher le nœud gordien de la question palpitante d'actualité de la « fermeture des petits magasins le dimanche » inscrite à son programme et sur son drapeau de *calicots*.

Les membres de cette archiconfrérie des *Reposoirs dominicaux* — enflammés d'avance par l'éloquence irrésistible et capiteuse de l'honorable préopinant — s'apprêtaient, à l'issue de ce palabre décisif, à emporter d'assaut les résistances obstinées des « petites boutiques » aux *desiderata* impératifs des « Grandes Maisons » qui sont au coin... des places — *querens quem devoret* — comme dit saint Pierre.

*Dans le jardin
De la « belle jardinière »
Au cœur content.....*

ou plutôt faisant contre mauvaise fortune bon cœur ; car on ne saurait dissimuler que la déception a été vive au camp des croisés du dimanche.

La paire de « roublards » *di primo cartello* qui pontifiaient, au bénéfice apparent de ces *Missi dominici* — mais au profit réel du renouvellement prochain de leur mandat municipal — leur ont littéralement *ch...pilé du poivre !* (comme on dit dans les salons de l'Hôtel-de-Ville).

Le docteur Augagneur — au lieu d'enfourcher le dada de la « suppression des étalages » le fougueux cheval de bataille qu'on lui offrait tout sellé, bridé et harnaché — leur a *causé* du « surmenage cérébral des ronds-de-cuir » de « l'atmos-

phère méphitique des bureaux, où les serfs de la papperasserie travaillent vingt-cinq heures par jour » de « la calamiteuse existence de ces parias de la plume, ou du mètre, légion d'*amoureux* et de martyrs du plus ingrat des libéraux » auprès de qui « les verriers et les mineurs sont de véritables petits Ressayguiers » etc., etc. qu'ils avaient sous la main le remède à tous leurs maux, la panacée infaillible et suprême : « Cette belle loi de la conciliation et de l'arbitrage, qui permet d'appeler son patron devant le juge de paix... et de se trouver ensuite sur le pavé, libres comme l'air, dont on peut s'emparer les poumons, sinon le ventre.

Que si cette *médecine* ne suffisait pas à purger leurs humeurs noires, « il reste pour les employés de commerce un recours suprême, c'est l'Etat » qui peut les rendre tous heureux comme ces veinards d'allumettiers — lesquels « boivent du lait » comme chacun sait, au biberon national. Heureux poupartards !

Donc, insiste l'orateur — dans un mouvement d'éloquence d'une ampleur suffisante pour lui tailler un *complet*... fiasco électoral — : « Ce n'est pas à votre municipalité qu'il faut vous adresser : il faut *clarifier* l'idée ». (Moyen adroit et délicat de faire comprendre à ses auditeurs bénévoles l'*étroitesse* de leurs idées.)

Puis, soulevé par un grand souffle — digne du *Pétomane* lui-même — : « il ne faut pas faire de revendications égoïstes ; il faut qu'une intervention auprès du Parlement fasse jouir tous vos camarades de France des mêmes prérogatives.

« Faites de la pression sur vos députés, sur vos sénateurs... » Les vols sont bien de véritables *machines*, puis qu'il faut les mettre « sous pression » pour qu'ils agissent. Mais, quel « chauffeur » que cet Augagneur ! quel mécanicien ! quel dentiste ? gn'y a que lui ! et il va, il va, que nous avons peine à le suivre : « La Chambre a déjà voté la loi sur le travail des femmes dans les manufactures ; si elle eût ajouté « et dans le commerce », votre cause était gagnée. »

Les membres du sexe viril de la Société des « fermoirs dominicaux » se regardent avec stupeur en se voyant ainsi féminisés et commencent à éprouver de vagues inquiétudes ; mais rien n'arrête l'improvisateur — qu'on avait négligé de munir de freins Westinghouse — et qui continue de dérailler à toute vapeur : « C'est que nous ne voyons la femme employée que comme nous la montrent la *Vie Parisienne* et les journaux de mode ; il faut à cette femme du repos pour faire des races fortes. »

Blagueur va ! il sait pourtant mieux que personne, que « lorsque la femme se repose » elle ne *fait* rien.

Se reposé il ne s'embarrasse pas pour si peu :

« Des économistes qui se qualifient de libéraux, des Leroy-Beaulieu, trouvent que tout est pour le mieux en France ; ce n'est pas mon avis ! »

Il ne risquait pourtant pas d'être confondu avec le docteur Pangloss... et encore moins avec son élève *Candidé*.

Et il plane, il plane... à perdre complètement de vue son sujet :

« Nous sommes fiers d'être de race

latine. Eh bien Messieurs, nous ne sommes que les placiers, que les commercants de l'idée ! la race latine n'a rien trouvé. »

Pas même le fil — de son discours — à couper le beurre ! que dis-je la « margarine » puisqu'à la Chambre, au cours de la récente discussion sur les falsification du beurre — dont « l'assiette » est la constante préoccupation de nos hommes politiques — M. René Brice, rapporteur, a déclaré : « On appelle *margarine* tout ce qui n'est pas du beurre ! »

Il n'est donc pas trop tôt que cette définition oblige — de par la nouvelle loi — la C^{ie} U. M. D. P. à mettre une étiquette sur sa *Marchandise*.

Mais fermons cette parenthèse, uniquement destinée à peindre dans quel « état d'âme » ces déclarations plongeait l'assistance béante d'ahurissement.

Bref, conclut Victor Hugo (pardon !) Agladneur :

« L'idée nous vient du Nord — comme la bise et l'huile de foie de morue — En résumé, Messieurs, associez-vous ; syndiquez-vous ! Faites comprendre aux petits patrons que leur cause est la vôtre... C'est la grâce que je vous souhaite ! Ainsi soit-il... »

Et le prédicateur laïque (?) se rassied, en esquissant machinalement le signe de la croix, après cette copieuse aspersion d'eau bénite... de cour.

Des applaudissements — d'une maigreur de carême — se font timidement entendre, mais sont aussitôt couverts par les murmures de déception des « anti-étalagistes » furieux de se voir « poser » un aussi *Bellièvre* !

Sentant venir l'orage et prompt à couvrir la retraite : Gailleton-Jupiter-Tannant se lève alors derrière ses lunettes — étincelantes de larmes émues — et se déclare « heureux d'avoir entendu une conférence si élevée, si philosophique, si documentée. M. Augagneur a dégagé la question des employés de commerce de ses revendications trop étroites. Il a élevé leur cause au-delà des limites d'un corps de métier ; en faisant appel au Parlement, il l'a élevée à la hauteur d'un principe national. »

Il est de fait qu'à cette « hauteur » ils décrocheraient plutôt la lune, que la réalisation de leurs *desiderata* matés.

Et avec cette serene majesté qui « épate » toujours son Conseil dans les grandes occasions, le vieux pince-sans-rire conclut par cet encouragement, qui achève ses dupes pantelantes : « En suivant cette route, le comité peut compter sur la vive sympathie et l'appui de l'Administration... dans les limites de ses attributions ! — et de l'*octroi* » à la suppression duquel il a voué sa vie dans ce monde et dans l'autre. *Amen ! Ille missi est* — ou plutôt : — *E finita la comedia !*

Et la séance est levée, après un remerciement du président du comité, au maire et au conférencier.

Ceux-ci se retirent, en répondant — en chœur avec le public :

« Il n'y a vraiment pas de quoi !... »

PIQUE-PRUNE.

COUPS DE GRIFFES

Un « Gueuleton » électoral

Une réunion — qualifiée d'importante par les comités qui se disent « républicains du II^e arrondissement » vendredi passé (jour

néfaste) à la Brasserie des Chemins de fer, cours du Midi.

Un lot d'éllecteurs — triés sur le volet formait l'auditoire avide de savourer le duo électoral de la *Rhubarbe* et du *Séné* que devaient se passer *coram populo* la paire de *Morticoles*, chefs de clinique municipale à « l'Hospice des Invalides du Travail » de la place des Terreaux.

Il s'agissait « en l'espèce » — comme dit M^e Rivière au Palais — de réaliser l'union des deux clans rivaux, devant le scrutin ; afin de ne pas faire le jeu du « troisième larron » *rallié* qui, enhardi par quelques succès partiels s'apprête à dé-partager les plaideurs en « gobant l'huître » dont il leur adjugerait les coquilles.

Après la formation du bureau, présidé par le docteur Rebatel — complétant ainsi un *brélan* cher à Esculape — le citoyen-maire prend la parole et formule son ordonnance *pro domo sua* : « En face de la réaction, faire trêve de rivalités, faire l'union entre tous les comités républicains pour présenter aux élections une seule et même liste comprenant les conseillers sortants, à quelque nuance qu'ils appartiennent. »

Sans entrer dans le détail embarrassant de ses manigances avec sa *Co-Maire* de la rue de Savoie — dont nous espérons bien qu'il lui sera demandé compte en temps opportun — sans se risquer sur le terrain dangereux du quartier Grôlée, de l'Hôtel des Invalides du Travail (de Champagne), de la protection des « Grandes Maisons » et du coup de Jarnac de la tentative de « fermeture dominicale » des petits magasins qui leur portent ombrage — de la préférence accordée au système de tramways électriques *trop laid* pour que sa généralisation puisse être admise dans une grande et populeuse cité comme la nôtre ; évitant avec soin d'effleurer la justification des mille abus autocratiques et du favoritisme éhonté qui sont la caractéristique de son administration — escamotant enfin la décevante question de « la suppression de l'*octroi* » (?) le vieux « roublard » se borne à triompher facilement de la piètre manœuvre cléricalle « des 10.000 Révérends Pères de famille » et de leur campagne jésuitique « essayant de tromper le public sur une question de liberté de conscience, laquelle n'a jamais été menacée ni même mise en question. Cela, seulement pour mettre la main sur la caisse du bureau de bienfaisance et pouvoir peser sur la conscience des éllecteurs, à leur habitude. »

Puis, à l'instar du célèbre Robert Macaire — précurseur de la fraternité opportuniste — lequel, après ses nombreux méfaits, au moment où il se voyait arrêté et ligotté, demandait aux gendarmes « à ce qu'on s'embrasse et que tout ça finisse ! — Gailleton, le bon apôtre, vaticine :

« Il faut absolument faire trêve de divisions et de rivalités, passer l'éponge sur les petites rancunes personnelles, si l'on veut arriver à ce qui importe avant tout, le succès.

« Il ne s'agit plus de dresser chacun sa liste, de faire des radiations, de discuter les personnes. Il ne faut qu'une seule liste républicaine, soutenue par toutes les organisations républicaines indistinctement, sinon on peut prévoir un échec. »

Après « le passage de la rhubarbe et du séné » le « passage de l'éponge » en attendant « le passage à tabac » par le suffrage universel.

Puis, les « raisins » du 1^{er} arrondissement étant décidément « trop verts » pour son estomac délabré, le vieux renard (qu'il ne faut pas confondre avec son congénère de la fab « qui avait la... langue coupée ») s'écrite fièrement : « On a dit, de côté et d'autre, que je me présenterais

d'une manière inébranlable. Manon était la douceur et la complaisance même. Elle avait pour moi des attentions si délicates, que je me crus trop parfaitement dédommagé de mes peines.

Comme nous avions acquis tous deux un peu d'expérience, nous raisonnâmes sur la solidité de notre fortune. Soixante mille francs, qui faisaient le fond de nos richesses, n'était point une somme qui pût s'étendre autant que le cours d'une longue vie. Nous n'étions pas dépourvus d'ailleurs de resserrer trop notre dépense.

La première vertu de Manon, non plus que la mienne, n'était pas l'économie. Voici le plan que je me proposai.

« Soixante mille francs, lui dis-je, peuvent nous soutenir pendant dix ans. Deux mille écus nous suffiront chaque année, si nous continuons de vivre à Chaillot. Nous y mènerons une vie honnête, mais simple. Notre unique dépense sera pour l'entretien d'un carrosse et pour les spectacles. Nous nous réglerons. Vous aimez l'Opéra ; nous irons deux fois la semaine. Pour le jeu, nous nous bornerons tellement, que nos pertes ne passeront jamais deux pistoles. Il est impossible que, dans l'espace de dix ans, il n'arrive point de changement dans ma famille ; mon père est âgé, il peut mourir. Je me trouverai du bien, et nous serons alors au-dessus de toutes nos autres craintes.

Cet arrangement n'eût pas été la plus folle action de ma vie si nous eussions été assez sages pour nous y assujettir

constamment. Mais nos résolutions ne durèrent guère plus d'un mois.

Manon était passionnée pour le plaisir. Je l'étais pour elle. Il nous naissait à tous moments de nouvelles occasions de dépense ; et loin de regretter les sommes qu'elle employait quelquefois avec profusion, je fus le premier à lui procurer tout ce que je croyais propre à lui plaire.

Notre demeure de Chaillot commença même à lui devenir à charge. L'hiver approchait, tout le monde retournait à la ville, et la campagne devenait déserte. Elle me proposa de reprendre une maison à Paris. Je n'y consentis point ; mais, pour la satisfaire en quelque chose, je lui dis que nous pouvions y louer un appartement meublé, et que nous y passerions la nuit lorsqu'il nous arriverait de quitter trop tard l'assemblée où nous allions plusieurs fois la semaine ; car l'incommodité de revenir si tard à Chaillot était le prétexte qu'elle apportait pour vouloir le quitter.

Nous nous donnâmes ainsi deux logements, l'un à la ville, l'autre à la campagne. Ce changement mit bientôt le dernier désordre dans nos affaires, en faisant naître deux aventures qui causèrent notre ruine.

Manon avait un frère qui était garde du corps. Il se trouva malheureusement logé, à Paris, dans la même rue que nous. Il reconnut sa sœur en la voyant le matin à sa fenêtre. Il accourut aussitôt chez nous. C'était un homme brutal et sans principes d'honneur. Il entra dans

notre chambre en jurant horriblement ; et, comme il savait une partie des aventures de sa sœur, il l'accabla d'injures et de reproches. J'étais sorti à un moment auparavant ; ce qui fut sans doute un bonheur pour lui ou pour moi qui n'étais rien moins que disposé à souffrir une insulte. Je ne retournai au logis qu'après son départ.

La tristesse de Manon me fit juger qu'il s'était passé quelque chose d'extraordinaire. Elle me raconta la scène fâcheuse qu'elle venait d'essuyer, et les menaces brutales de son frère. J'en eus tant de ressentiment que j'eusse couru sur-le-champ à la vengeance si elle ne m'eût arrêté par ses larmes.

Pendant que je m'entretenais avec elle de cette aventure, le garde du corps entra dans la chambre où nous étions sans s'être fait annoncer. Je ne l'avais pas reçu aussi civilement que je fis si je l'eusse connu ; mais nous ayant salués d'un air riant, il eut le temps de dire à Manon qu'il venait lui faire des excuses de son emportement : qu'il l'avait crue dans le désordre, et que cette opinion avait allumé sa colère ; mais que s'étant informé qu'elle n'était qu'une domestique, il avait appris de moi des choses si avantageuses qu'elles lui faisaient désirer de bien vivre avec nous. Quoique cette information, qui lui venait d'un de mes laquais, eût quelque chose de bizarre et de choquant, je reçus son compliment avec honnêteté. Je crus faire plaisir à

Manon. Elle paraissait charmée de le voir porté à se réconcilier.

Nous le retinâmes à dîner. Il se rendit en peu de moments si familier que, nous ayant entendu parler de notre retour à Chaillot, il voulut absolument nous tenir compagnie. Il fallut lui donner une place dans notre carrosse. Ce fut une prise de possession, car il s'accoutuma bientôt à nous voir avec tant de plaisir qu'il fit sa maison de la nôtre, et qu'il se rendit le maître, en quelque sorte, de tout ce qui nous appartenait. Il m'appelait son frère, et sous prétexte de la liberté fraternelle, il se mit sur le pied d'amener tous ses amis dans notre maison de Chaillot et de les y traiter à nos dépens.

Il se fit habiller magnifiquement à nos frais. Il nous engagea même à payer toutes ses dettes. Je fermais les yeux sur cette tyrannie, pour ne pas déplaire à Manon, jusqu'à ce que je ne pus m'apercevoir qu'il tirait d'elle, de temps en temps, des sommes considérables. Il est vrai qu'étant grand joueur, il avait la fidélité de lui en remettre une partie lorsque la fortune le favorisait ; mais la nôtre était trop médiocre pour fournir longtemps à ses dépenses si peu modérées. J'étais sur le point de m'expliquer fortement avec lui, pour nous délivrer de ses importunités, lorsqu'un funeste accident m'épargna cette peine, en nous en causant un autre qui nous abîma sans ressource.

(à suivre.)

ÉLÉGANTS !

Voulez-vous être bien habillés et à bon marché? Allez

AU TAILLEUR PAUVRE

car il est le seul pouvant vous donner pour

29 fr. 50

un *Superbe Habillemeut complet* (sur mesures) en drap et nuances derniers genres.

C'est **66, Cours de la Liberté**, et **17, rue Basse-du-Port-au-Bois**.

Deux Médailles d'Or : Bruxelles 1893, Paris 1894

LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES OBTENUES
Diplôme d'honneur. Médailles d'or, vermeil, argent, etc., etc.

QUINA BRUNO

DÉPÔT TOUTES BONNES PHARMACIES
Envoi franco le litre 3,50 - par 12 litres 30 f.
Bruno-Tavernier, ph., 36, quai Fulchiron, Lyon

LYON-THEATRE

Musical, Littéraire, Illustré

Le plus complet. Le mieux informé

DIX CENTIMES

GRANDE PHARMACIE
DU
SERPENT
LYON. — 32, Rue Lanterne, 32. — LYON

NOUVEAUX RABAIS
Médicaments frais // Détail au prix
PRIX-FIXE // DU GROS
LE GRAND DÉBIT FAIT LA FORCE

soit au premier arrondissement, soit ailleurs. Hé bien! il n'y a là absolument rien de vrai. Il y a vingt-cinq ans que je suis ici; je suis à mon poste, j'y resterai. » (Vifs applaudissements — cris de vive MAC-GAILLETON! — émotion générale — larmes attendries de RIVIÈRE, qui débordent et inondent la salle : que d'eau! que d'eau! — on « sable-ra » ... du champagne, plus tard, après qu'on aura tué l'ours électoral, dont on est en train de vendre la peau.)

« Quant à la liste à présenter, pourquoi ne pas prendre les conseillers sortants, dont on a lieu d'être satisfait, puisque leur gestion a été approuvée récemment en réunion publique? »

Comme les filles *idem*.

« Les scissions qui ont pu se produire, il y a quatre ans, n'ont plus de raison d'être. Les points sur lesquels elles étaient fondées n'existent plus. »

Paix à leurs cendres... dont ils renaîtront (comme de petits phénix) après les élections.

« Je tiens à le déclarer, il est un homme dont la haute compétence et la rare valeur font un homme nécessaire à l'administration des intérêts de la ville, c'est le citoyen Augagneur. Je ne veux pas que sur une liste quelconque, on sépare le nom du citoyen Gailliton de celui du citoyen Augagneur! » (Salves d'applaudissements)

(Millie-Gailliton tombe dans les bras de Christine-Augagneur et la C^{ie} du Gaz — représentée par un de ses meilleurs plombiers — fait une soudure qui lie indissolublement les « nouveaux frères siamois » lesquels échangent leurs prénoms d'Antoine et de Victor contre ceux plus caractéristiques de Rosa-Josépha.)

Le citoyen Augagneur monte à la tribune et déclare solennellement que « La gestion des biens publics au mieux de tous, voilà ce qui a été notre souci. »

Gailliton en a blanchi et perdu presque tous ses cheveux; mais lui, Victor, a suffisamment de « toupet » pour deux; et il se prononce également « pour une liste républicaine unique, comprenant tous les conseillers sortants (ceux, bien entendu, qui se représenteront). Il ne s'agit plus de luttres entre tel ou tel système, entre telle ou telle personnalité.

« Je me suis, il y a déjà quelque temps, expliqué là-dessus. L'union des républicains est nécessaire en face de la réaction, c'est pourquoi je la pratique (la réaction ?); chacun d'ailleurs pouvant rester convaincu que sa doctrine est la bonne. »

Et une bonne « à tout faire » je vous en réponds!

Ce qui décide la concentration des Comités-*Trublots* à voter l'ordre du jour suivant : « Les citoyens réunis le 20 courant, salle Rink, au nombre de 500 approuvent la conduite franchement républicaine des comités républicains contre la réaction dans le deuxième arrondissement et s'engagent à faire tous leurs efforts pour faire triompher la liste républicaine unique aux élections municipales. »

Donc, hors de leur église « unique » pas de salut! C. Q. F. D. : « C'est ce qu'il faudrait démontrer » disent les mathématiciens qui refusent de jouer à ce puéril jeu de « cinq cents » dont les habiles partenaires s'entendent, comme on voit, pour nous faire « la carte forcée. »

Mais malgré qu'ils aient pas mal d'atouts en mains, j'ai comme un vague pressentiment que, parmi les candidats de ce « bloc » enfariné — et qui ne nous dit rien qui vaille — il en est « qui n'y couperont pas! »

SÉBASTIEN GRIFFE.

L'abondance des matières nous oblige à renvoyer le compte rendu du Salon Lyonnais, par Jean Guignol, à la semaine prochaine.

PAVÈS D'OURS

« L'empereur Guillaume, dont le bras gauche a subi un fâcheux arrêt dans son développement, a tenu à faire photogra-

pier, à l'aide de rayons cathodiques, le membre malade. L'expérience, paraît-il, a merveilleusement réussi; les os du bras sont projetés sur la plaque sensible, dans leurs diverses positions, avec une telle netteté que les chirurgiens de Berlin ont cru pouvoir affirmer à leur impérial client que rien ne sera plus facile désormais, moyennant une opération extrêmement simple, que de corriger sa gênante infirmité. Ainsi s'explique la faveur insolite dont jouit en ce moment le docteur Rœtgen à la cour d'Allemagne. »

On ajoute — dans les cercles généralement mal informés — que le Sire Teuton a l'intention d'offrir la photographie de cette infirmité au Tzar Nicolas II, à l'occasion de son prochain couronnement pour servir de pendant au fameux dessin allégorique qu'il fit tenir précédemment à l'autocrate russe.

N'ayant pu lui faire envie, il espère ainsi exciter sa pitié en faveur de la *Triplice*, estropiée en sa personne, battue en celle de l'Italie et bien malade du côté de l'Autriche, puisque l'impérial couple viennois en est réduit à venir se reconforter sur le littoral français — ce dont les deux autres enragent... de ne pouvoir nous faire aussi « le coup du père François » Joseph.

Telle est, en Angleterre, l'admiration qu'inspire le flibustier Cecil Rhodes, ex-premier ministre du Cap, qu'un de ses co-directeurs de la Compagnie à charte du Sud africain, le duc d'Abercon, vient de faire baptiser sa petite fille — une Hamilton — des prénoms suivants : *Mary-Cæcilia-Rhodesia*.

Nous n'en sommes pas autrement surpris; mais nous nous étonnons qu'il n'ait pas orné encore l'état-civil de sa progéniture des deux autres prénoms également glorieux de « Francesca » en l'honneur du *signor Crispi* et de « Jackeline » en mémoire des exploits et de la notoriété britanniques de *Jack l'Éventreur*.

En présence d'une pareille oblitération au sens moral anglais, on ne peut que se rallier d'enthousiasme à l'opinion que vient d'exprimer si courageusement et si loyalement l'éloquent Labouchère à la Chambre des Communes — à propos de l'expédition de Dongola préparée par cette plaié d'Égypte qu'est l'occupation anglaise — :

« Quand on veut massacrer des hommes libres, c'est toujours au nom de la civilisation.

« Si le Gouvernement anglais est si abominablement hypocrite dans ses affaires d'Égypte, c'est qu'il y a des financiers au fond de ses affaires. On marche en avant pour ne pas remplir sa promesse d'évacuer l'Égypte. Les grandes puissances sont choquées et dégoûtées de voir l'Angleterre faillir à ses promesses. »

Inutile d'ajouter que la motion Labouchère a été rejetée par les pirates britanniques — ce qui ne les empêchera pas d'être bientôt expulsés de l'Égypte, par un hoquet de l'Europe, dont ils soulèvent le cœur de dégoût.

« Des avis du Choa disent que Ménélik aurait fait savoir que la paix allait être conclue avec l'Italie et qu'il fallait désormais traiter les Italiens comme des amis. »

« Des négociations pour la conclusion de la paix sont entamées avec Ménélik. »

« Or, le roi d'Italie ayant solennellement déclaré que « la paix pourrait être conclue par Victor-Emmanuel II, mais jamais par Humbert Ier » :

« Il est sérieusement question de l'abdication du roi Humbert en faveur du prince de Naples. »

Nous nous en étonnerions d'autant moins que la possession de Charybde et de Scylla — dans le détroit de Messine — a de tout temps prédestiné l'Italie à tomber d'un mal dans un pire.

Nous comprenons d'ailleurs que sa principauté pèse aux épaules débiles du fils rachitique et scrofuleux d'Umberto *ultimo*; car « Naples » étant précisément le port d'embarquement des troupes italiennes envoyées à Massaouah : porter son nom équivalait à s'appeler « prince de l'Abattoir. »

On s'explique donc parfaitement que ce royal avorton n'ait encore pu trouver à s'accoupler avec une princesse assez déshéritée du ciel et des hommes pour se vouer de gaité de cœur à ce « mâle (?) napolitain. »

« Une autre dépêche reçue par le *New-York Herald* dit que le prince de Naples serait aux arrêts au Quirinal pour avoir traité Crispi de charlatan. »

Je comprends que cette expression de la vérité ait offensé le vieux *birbante* sicilien, dégommé du ministère; mais je me demande de quel qualificatif nous pourrions bien orner le rejeton déjeté du triste Sire, qui ne craignit pas de souiller de sa présence — à la suite de son accolyte allemand — l'Alsace-Lorraine martyre... violée par eux!

L'heure de l'expiation et de la « justice immanente » a enfin sonné pour les *bravi* — en attendant que les reîtres d'outre-Rhin éprouvent le même sort, que nous leur préparons patiemment; car cette revanche, la destinée nous l'Adoua.

SAINTROPEZ.

La Maison Chagnard-Porcheron (Matériel d'incendie et d'arrosage) dépositaire de la société du gaz acétylène de Paris, organise pour le 30 mars, une conférence sur ce gaz avec démonstration et fonctionnement des appareils.

Entrée Libre : 47, Grande-Rue de la Guillotière, Hôtel du Chapeau Rouge.

LA PHOTOGRAPHIE ANIMÉE

Par le Cinématographe «Lumière»

1, Rue de la République, près du Grand-Théâtre.

Dans l'après-midi, la salle de la Rue de la République devient beaucoup trop petite pour contenir l'énorme foule de spectateurs désireux d'admirer ces scènes si curieuses, aussi l'administration a-t-elle dû regretter de ne pas disposer d'un local plus vaste pour satisfaire aux réclamations des nombreuses personnes qui n'ont pu trouver de place. Nous sommes heureux d'applaudir à cet hommage enthousiaste rendu à la science.

C'est une juste récompense des efforts faits par le Directeur pour offrir au public lyonnais un spectacle si remarquable.

A partir d'aujourd'hui, renouvellement complet des scènes. Voici la liste des nouvelles vues qui seront projetées.

Le Serpent. — La baignade en mer. — Les menuisiers. — Atelier des Messageries maritimes. — La pêche aux poissons rouges. — L'aquarium.

Les séances ont lieu tous les jours de 2 heures à minuit, et de 10 heures du matin à minuit les dimanches et fêtes.

Prix d'entrée 0 fr. 50

SPECTACLES DE LYON

Casino des Arts

On connaît les magnifiques exercices classiques des gymnastes faisant le « travail du tapis ». Ce sont des sauts, des pyramides; jusqu'à présent, les acrobates ont fait ces tours sur un tapis. Les Isolani ont changé tout cela. Isolani père monte à bicyclette, tandis que sa famille s'échafaude sur ses épaules. Rien n'est plus curieux que ces groupes artistiquement disposés évoluant sur le faible appui des deux roues de la bicyclette. Début amusant que celui de deux joyeux duettistes,

les Dally-Servani; M^{lle} Naucy, M. Grinda, M. Galand, etc.

Scala-Bouffes

Le succès de Vaunel est tel que, répondant au désir de nombreuses familles, M. Guillet a pu obtenir de l'excellent artiste qu'il prêtât son concours au Casino. Il est bien entendu que, malgré cet appoint, le prix des places à la matinée ne sera pas augmenté. En attendant, ils sont légion ceux qui, chaque soir, viennent et reviennent entendre Vaunel, toujours nouveau, toujours intéressant dans un répertoire incessamment varié. *Mam'zelle Calot*.

Eldorado

Tous les soirs, représentation de Dicksonn, dont le succès est si éclatant. C'est là un spectacle unique de famille où les enfants et les grandes personnes prennent plaisir. — Dimanche, grande matinée enfantine avec distribution de joujoux.

Cirque Rancy

Tous les soirs à 8 h. 1/2, et jeudis et dimanches à 3 h., représentation équestre. Samedi, première représentation de la Foire à Séville.

L'imprimeur-Gérant : J^e BLANC.

Imp. des Facultés, 20, rue Cavenne. — Lyon

ATELIER DE PEINTURE

SEIGNOL, artiste peintre, 5, rue Servient, Lyon. — Cours et leçons séparés pour dames et pour hommes, de dessin et de peinture.

Figure, paysage, animaux, fleurs, nature morte, pastel, aquarelle, etc., etc.

Un cours sur nature par semaine.

Lundi 30 Mars 1893 - OUVERTURE - Lundi 30 Mars 1893

DES MAGASINS

AUX ÉLÉGANTS

TAILLEURS DE PARIS

33, RUE CENTRALE, 33, & 4, RUE FERRANDIÈRE, 4